

FEMMIES AUX ARRÊTS

Dans l'inconscient collectif, les prisons sont remplies d'hommes... mais pas de femmes. Comme si nous ne pouvions admettre qu'elles aussi sont capables de commettre des violences, des crimes, des escroqueries. Même si elles sont effectivement très peu nombreuses à se retrouver sous les verrous – à peine plus de 2 000 en 2016 – elles n'en méritent pas moins qu'on s'intéresse à elles. Pourtant, ce sujet est rarement mis en lumière, comme nié, évacué : nous ne savons à peu près rien de l'univers carcéral féminin, véritable terra incognita peuplée « d'invisibles ». Comment ces femmes vivent-elles l'enfermement ? Quelles relations entretiennent-elles entre elles, mais aussi avec les surveillantes et les diverses intervenantes ? Pour tenter de mieux cerner cette réalité et de vous la faire découvrir, nous nous sommes rendues dans une maison d'arrêt pour femmes. Reportage.

PAR ISABELLE GRAVILLON

PHOTOS LÉA CRESPI ASSISTÉE DE LUCIEN LUNG POUR FEMME MAJUSCULE

Versailles. Sur une large avenue de cette banlieue chic de l'ouest parisien, à deux pas du fameux château attirant chaque jour des cohortes de touristes, la maison d'arrêt pour femmes (MAF). Pour qui marche un peu vite, l'entrée de la prison peut presque passer inaperçue. Une porte en fer surmontée d'un drapeau français, des immeubles d'habitation de part et d'autre, une plaque discrète. Mais une fois franchi le seuil, les codes de l'univers carcéral sont partout. Portiques de détection, lourdes portes aux serrures sonores, grilles, surveillantes en uniforme arborant d'imposants trousseaux de clés à la ceinture. Ici, 76 détenues de 18 à plus de 60 ans, réparties dans 26 cellules. À deux, quatre ou six, elles partagent quelques mètres carrés, leurs peines, leurs angoisses, parfois leur animosité mais aussi leurs joies et même de l'amitié.

RÉALITÉ CARCÉRALE

Elles sont en attente de leur jugement ou ont été condamnées à de courtes peines, moins de deux ans. À la MAF de Versailles, on pratique le régime « porte fermée » : les détenues ne peuvent se déplacer qu'accompagnées d'une surveillante pénitentiaire, pour se rendre de leur cellule à l'atelier de travail, à la bibliothèque, à la salle de cours ou de sport, à la cabine téléphonique. À chaque aller et venue, passage obligé sous les portiques de détection. Le bâtiment est ancien, construit en 1750 mais plutôt en bon état, rénové et mis aux normes. Les portes des cellules peintes d'une couleur vive apparaissent comme une tentative pour distiller une note de joie dans ce monde d'enfermement. Les filets tendus entre les coursives des premier et deuxième étages viennent rappeler qu'ici, la tentation du suicide n'est pas un vain mot mais devient parfois réalité quand l'oppression se fait trop forte. Quatre détenues, deux surveillantes, une psychologue, une infirmière et une visiteuse ont accepté de nous raconter leur quotidien de femmes entre les murs d'une prison. Tranches de vies.

Sa voix est calme et posée. Elle regarde droit devant elle, concentrée, soucieuse de choisir les bons mots. « Môme à mon pire ennemi, je ne lui souhaite pas d'aller en prison », assène-t-elle. « Dès l'instant même où l'on pénètre ici, on perd toute dignité lors de la fouille à nu », lâche-t-elle dans un souffle. « Quand la porte de la cellule s'est refermée sur moi, j'ai eu une sensation de panique absolue qui ne m'a plus quittée pendant des semaines. Cet endroit est tellement sombre, tellement privé de lumière. L'air me manquait, je montais sans cesse sur un tabouret pour me rapprocher de la fenêtre. » Durant deux mois, Sylvie demeure tétanisée, n'adresse la parole à personne. Les professionnels parlent du « choc carcéral ». « Mes proches ont rapidement cessé de venir me voir. D'ailleurs, c'est moi qui leur ai demandé de ne plus venir. Mon père notamment était très en colère contre moi, il n'a eu aucune compassion. Je n'avais pas envie, à chaque visite, de devoir me justifier comme une gamine. » Un jour, Sylvie craque, se retrouve submergée par les sanglots, débordée par l'angoisse. « Une surveillante est entrée dans ma cellule, m'a aidée à me relever alors que j'étais recroquevillée sur le sol. Elle m'a regardée intensément, m'a assuré que tout allait bien se passer. Je me suis accrochée à son regard. Son intervention a été décisive, elle m'a rattrapée à un moment où j'étais en train de me perdre », se souvient-elle, reconnaissante de cette main tendue. À partir de là, Sylvie décide de faire face, soutenue par sa foi en Dieu qui la guide et lui intime de rester vivante. « Je n'ai pas pu obtenir de place pour travailler mais j'ai suivi une formation en hôtellerie. En prison, on est certes



**SYLVIE
42 ANS
DÉTENUE**

enfermé mais soulagé des problèmes matériels. On est nourri, on nous fait nos lessives : l'esprit est libre pour s'investir ailleurs. » Elle raconte comment l'incarcération a créé en elle un « clash intérieur », l'a mise en demeure de choisir entre ce passé qui l'a amenée là et un avenir différent qui reste à construire. « Aujourd'hui, j'assume le fait d'être arrivée ici et je vais essayer de faire quelque chose de cet emprisonnement. La prison m'a remise sur un chemin plus tranquille. » Au fil des années – elle est là depuis 2011 – les codétenues ont défilé dans sa cellule. « Avec certaines il y avait une vraie complicité, des parties de rire devant des programmes télé, des batailles d'eau dans la cour de promenade comme dans une cour de récréation ! Avec d'autres, j'étais sans cesse sur le fil du rasoir, à surveiller mes propos pour que ça ne parte pas en conflit. » Elle confie combien il est épuisant d'être constamment sur le qui-vive dans un milieu où un rien, un mot ou un regard, peut mettre le feu aux poudres.

Un matin, elle dépose ses enfants à l'école. Puis se rend à une convocation de la gendarmerie qui ne l'inquiète pas vraiment. Le soir, elle est sous les verrous, condamnée à un an d'enfermement après un jugement en comparution immédiate. Sans repasser par la case maison. Sans pouvoir embrasser ses enfants. « Dehors, je vis chez les Bisounours ! Je suis coiffeuse, mes parents directeurs d'une grande surface. La prison ne faisait pas partie de notre monde, jamais je n'aurais pu imaginer m'y retrouver un jour »,

**ANGÉLIQUE
46 ANS
DÉTENUE**



glisse-t-elle. Mais comme elle le dit elle-même : « J'ai joué, j'ai perdu... ». Très vite, elle demande à ses parents de dire la vérité à ses enfants, âgés de 6 à 28 ans. « Je sortais tout juste d'un cancer du sein, j'avais été hospitalisée plusieurs fois pendant ma maladie. J'avais peur que les petits s'imaginent que j'étais morte. La vérité m'a semblé préférable. » Les premiers temps, le plus horrible, ce n'est pas cette cellule « sale et surchargée » mais le fait d'avoir été arrachée à ses enfants, d'être privée d'eux, de ne pas savoir comment leur vie continue, sans elle. « Il m'a fallu quatre mois pour arrêter de pleurer. » Puis peu à peu, parce qu'elle peut parler à ses enfants au téléphone chaque soir après l'école, parce que deux de ses filles viennent la voir chaque lundi au parloir, elle finit par retrouver son calme. « Pour occuper mes journées et fuir ma cellule, j'ai demandé à travailler. Je fais le ménage et la cuisine, je sers les repas. Je participe aussi à l'atelier tricot et à celui de bricolage : je fabrique des cadeaux pour mes enfants », sourit-elle. Elle ouvre alors un gros carnet qu'elle porte sous le bras et en sort des photos d'eux. L'espace de quelques secondes, son regard et ses pensées semblent s'échapper, ailleurs, hors les murs. Le plus souvent, Angélique reste dans sa bulle, ne cherche pas à créer des liens. « Je ne veux surtout pas savoir ce que les autres ont fait et avoir ces choses terribles dans la tête. Ce n'est pas mon monde », répète-t-elle obstinément. Grâce à l'argent qu'elle gagne et aux mandats envoyés par ses parents, elle a pu s'acheter une plaque électrique. « Je cantine des fruits et légumes, je me prépare moi-même mes repas. Ici, la vraie punition, c'est la nourriture, horriblement grasse et peu variée ! », plaisante-t-elle, une lueur espiègle dans ses grands yeux noisette. À sa sortie, d'ici quelques mois, Angélique est persuadée que sa vie d'avant reprendra là où elle s'est arrêtée, que la prison ne sera qu'un mauvais souvenir. « Je savais déjà que travailler au noir était illégal. Je n'ai pas l'impression d'avoir appris grand-chose, seulement perdu une année de ma vie, loin de mes enfants. »

Avec son large sourire, son franc-parler et un je-ne-sais-quoi d'enfantin dans le visage, Anaïs attire la sympathie. Avant son incarcération, elle était animatrice auprès d'enfants. « Ils sont trop mignons les petits, ils me font rire ! », s'exclame-t-elle, enthousiaste. Mais à sa sortie de prison, d'ici quelques mois, c'en sera fini pour elle de ce travail. « Avec un casier judiciaire, je n'aurai plus le droit de travailler avec des enfants. » Le jour où elle a eu une altercation avec des

**ANAÏS
23 ANS
DÉTENUE**



policiers, elle n'imaginait pas que cela la conduirait derrière les barreaux. Et pourtant si. Six mois ferme. « Comme je regarde beaucoup la télé, j'ai cru que la prison ça allait ressembler aux séries qui se passent aux States. À l'énoncé du verdict, j'étais en panique, effondrée, sûre que ma vie allait virer au cauchemar, que j'allais me faire taper, voler mes affaires. » En réalité, elle découvre un tout autre univers dans cette maison d'arrêt à taille humaine, qui fait sans nul doute exception au sein du paysage carcéral français. « Je m'attendais à ce que ça soit la bagarre perpétuelle avec les surveillantes car je n'aime pas trop obéir, ni qu'on me parle mal. Mais pas du tout. La plupart sont adorables, me remontent le moral quand j'ai un coup de blues. Comme des grandes sœurs. » Même élan du cœur envers ses codétenues. « Les plus âgées sont de vraies mamans avec moi, elles me font des câlins. Et moi, je les fais rire en mettant l'ambiance dans la cellule ! » Abandonnée à la naissance, placée dans une famille d'accueil où elle a été battue puis brinquebalée de foyer en foyer jusqu'à ses 18 ans, Anaïs goûte ici à une forme de chaleur humaine. « Chaque semaine, je vois la psy. Au début, j'y suis surtout allée pour faire bonne impression et obtenir une remise de peine. Et puis je me suis rendu compte que ça me faisait vraiment du bien. Je lui raconte des choses de mon enfance qui me reviennent et dont je n'avais parlé à personne avant. Cette dame, elle a su gagner ma confiance. » Au fil des séances, Anaïs comprend que sa façon « d'aboyer sur tout le monde » est probablement une défense et qu'il est sans doute temps pour elle de « laisser tomber ce bouclier ». La jeune fille a aussi décidé de s'inscrire au cours de philo. « Pour pouvoir dire à ma tante, la seule personne de ma famille qui me rend visite : tu vois, je suis une grosse intello ! Et là, pareil que la psy, je réalise que ça me fait du bien de réfléchir à la vie. » Alors que jusque-là elle n'envoyait que des SMS, depuis qu'elle est enfermée elle écrit régulièrement de longues lettres à sa tante. « J'ai réussi à lui écrire que je l'aime. En face d'elle, j'aurais eu trop honte... »

Tout le monde l'appelle Fanfan. Les détenues, comme les surveillantes. « En prison, j'ai noué des amitiés très fortes, beaucoup plus qu'à l'extérieur. »

Certaines de mes amies sont sorties avant moi et continuent de m'écrire. J'aime bien vivre avec d'autres femmes, ça me rappelle mon enfance : depuis l'âge de cinq ans et jusqu'à ma majorité, j'ai vécu en foyer, dans un univers féminin », explique-t-elle, un sourire doux sur le visage. Passée cette entrée en matière teintée d'optimisme, Françoise enchaîne sur les côtés plus sombres de cette cohabitation. « Il peut y avoir beaucoup de violence entre les femmes. Certaines se volent, s'insultent et se battent. Quand ça arrive, je me bouche les oreilles, je ne veux pas entendre, ça me traumatise. » En quatre ans, une détenue s'est suicidée, plusieurs ont fait des tentatives. « Quand j'y repense, souvent je pleure le soir. » Elle trouve beaucoup de réconfort auprès de sa visiteuse de prison. « Elle est âgée, mais elle est super ! C'est un peu comme une deuxième maman. Elle me rend visite chaque lundi. D'ailleurs, c'est ma seule visite. Au début, mes enfants venaient me voir, puis un peu moins, puis plus du tout. C'est trop compliqué pour eux, ils habitent loin », conclut-elle tristement. Durant sa détention, la famille s'est agrandie et sept petits-enfants sont nés. « Je ne les connais pas et ça me rend vraiment très malheureuse. La prison a brisé ma vie, elle m'a volé ma famille », affirme-t-elle avec une colère rentrée, tout en se triturant nerveusement les mains. Des mains de travailleuse manuelle, couvertes d'ampoules, qu'elle montre fièrement. « Ici, je travaille dur ! C'est une chance car il n'y a pas de boulot pour tout le monde. J'assemble des pièces pour



**FRANÇOISE
49 ANS
DÉTENUE**

fabriquer des lampes médicales et des négatoscopes pour lire les radios. Je manie la perceuse et le fer à souder, comme un homme. Et ça me plaît bien, surtout ça m'occupe la tête. » Les 150 à 200 euros qu'elle gagne chaque mois lui servent à se payer ses produits d'hygiène, ses cigarettes et son café. Aussi à rembourser la partie civile. « J'en mets un peu de côté en prévision de ma sortie, en 2018. » Ce retour à « la vie dehors » l'inquiète tout particulièrement. « Déjà à 18 ans quand je suis sortie du foyer, j'étais complètement perdue dans la vraie vie. Là, ça va être encore pire. Je regarde BFM Télé tous les jours et je vois bien que les choses ont beaucoup changé ces dernières années. Le terrorisme, Donald Trump, les tremblements de terre, tout ça fait peur... » Mais une chose la rassure : sa visiteuse lui a promis de la ramener dans sa famille le jour J. « Elle ne me laissera pas tomber, j'en suis sûre », confie-t-elle, reconnaissante et soulagée.

Son uniforme bleu marine et ses rangiers n'enlèvent rien à sa féminité. Ses ongles soigneusement vernis témoignent d'ailleurs de son désir de ne pas la sacrifier. « Je ne suis pas arrivée à cette profession par vocation, plutôt par hasard et pour la sécurité de l'emploi après dix années passées dans le privé », exprime-t-elle avec franchise. Ce qui ne l'empêche pas d'avoir une haute opinion de son métier. « Je ne suis pas là pour ouvrir et fermer des portes ! Mon rôle, c'est de prendre les détenues en charge pendant leur incarcération et de les rendre à la vie civile en meilleur état qu'elles ne l'étaient à leur arrivée. Moins dangereuses pour elles-mêmes, la société et leurs familles. » Elle garde de son premier jour en prison, il y a quinze ans, un souvenir tenace. « Une odeur de saleté, de transpiration, de vieux, de nourriture de cantine scolaire. J'ai trouvé ça sombre, bruyant, pesant. » Et puis elle s'est habituée, à ça comme au reste. « Aux pétages de plomb, à la misère, à la souffrance, aux détenues qui m'insultent mais aussi à celles qui me respectent, entendent ce que je leur dis et peuvent même parfois faire preuve de reconnaissance. » Même si ce n'est pas toujours facile, Sylvie se garde de trop d'attachement, veille à toujours rester à la bonne distance. Celles qui la touchent le plus, ce sont les « petites jeunes ». « Peut-être parce que j'ai une fille de 13 ans qui commence à découvrir la vie et que je me dis que tout peut basculer, très vite ». Avec les plus jeunes, la surveillante se fait éducatrice car elles ont tout à apprendre : dire bonjour, merci, ne pas regarder la télé toute la nuit, faire leur lit, se laver. « Elles sont de plus en plus jeunes, de plus en plus violentes, elles ont de

SYLVIE
44 ANS
SURVEILLANTE PÉNITENTIAIRE

moins en moins de repères, n'ont aucune notion du bien, du mal ou du respect. Pour certaines, leur passage en prison sera l'occasion de s'approprier ces valeurs-là. » Pour d'autres, ce sera peine perdue et Sylvie sait qu'elle les reverra un jour ou l'autre entre ces murs. « Ici, nous leur offrons la possibilité de se former, de s'instruire car beaucoup ont quitté l'école en Se et sont analphabètes, de fréquenter la bibliothèque, de faire du sport. » Mais selon elle, ce n'est sans doute pas le plus important. « Moi, ce que je veux, c'est qu'elles se posent et réfléchissent à ce qu'elles ont fait, comprennent qu'elles ont commis une erreur, réalisent qu'elles ne sont pas des martyres mais que des gens souffrent à cause de leurs actes. Leurs victimes, leurs enfants qui ont peut-être été placés, leurs parents qui pleurent. » Son rêve ? Confier pour une journée ses clés à ceux qui, dehors, sont enfermés dans leurs certitudes et leurs idées simplistes. « Ceux qui pensent que la prison c'est le Club Med ou au contraire un bain inhumain. »



Avant la prison, elle exerçait dans un service de cancérologie. Quand un poste s'est libéré à la maison d'arrêt de Versailles, elle a dit banco. « Ici, l'aspect relationnel et humain de mon métier est aussi important que la technique. C'est cela qui m'a attirée », justifie-t-elle. Derrière son regard bleu translucide et son teint diaphane, on sent une personnalité solide, déterminée. « Les détenues ont beaucoup de règles à respecter. Alors parfois, le traitement quotidien à suivre

GABRIELLE
34 ANS
INFIRMIÈRE

pour telle ou telle pathologie, c'est la contrainte de trop. Il peut arriver que certaines se rebellent, refusent de prendre leurs médicaments. » Même en cas de grabuge, Gabrielle tient bon. « Je n'ai pas peur, ça fait partie du job ! », sourit-elle. Quand les détenues frappent à la porte du « médical » – un espace tout juste rénové, flambant neuf – c'est pour toutes sortes de raisons. « On les soigne pour des soucis de sommeil, d'angoisse, on mène des prises en charge de grossesse, d'IVG, de ménopause, de diabète, d'addictions, de VIH, de maladies psychiatriques... » décrit-elle. L'infirmière travaille en collaboration étroite avec la psychologue, elle aussi sur place à plein temps, ainsi qu'avec le psychiatre, la gynécologue et le dentiste qui viennent régulièrement faire des consultations. « Avec les détenues, je travaille beaucoup sur l'alimentation qui constitue une vraie difficulté en prison. Soit au travers de pertes d'appétit graves, soit au contraire de tendances à beaucoup grignoter. » Et quand une détenue de passage à l'infirmerie demande à utiliser le pèse-personne, Gabrielle accepte sans se montrer trop pointilleuse sur le règlement. « Moi aussi je suis une femme, je sais ce que représente la balance ! » Parce que la féminité fait rarement bon ménage avec l'enfermement, elle a organisé un atelier sur ce thème. « Durant des tables rondes en petits comités, nous avons évoqué divers sujets. La ménopause (à quel âge cela peut arriver, quels sont les symptômes, les traitements possibles), la grossesse, l'anatomie féminine, le déroulement d'un cycle, les douleurs et souffrances de la femme. » Un vrai succès. Au-delà du suivi de leur santé, l'infirmière se bat au quotidien pour permettre aux détenues de rester femmes, les incite à ne pas renoncer. Quand elle remarque que l'une d'elles a fait un effort vestimentaire, de maquillage ou de coiffure, elle ne se montre pas avare en compliments ! « Évidemment, pour celles qui n'ont pas d'argent, il est compliqué de cantiner du maquillage ou des vêtements. Ici plus qu'ailleurs les inégalités prennent tout leur relief. »



La rédaction tient à remercier l'administration pénitentiaire et Franck Rivière, Directeur de la maison d'arrêt pour femmes (MAF) de Versailles, de nous avoir ouvert leurs portes. Nous remercions également Sylvie Pruvost, surveillante ATL (Activité, Travail, Formation) pour sa précieuse aide, ainsi que toutes les intervenantes qui ont bien voulu nous rencontrer, par ordre de publication : Sylvie, Angélique, Anaïs, Françoise, Sylvie, Gabrielle, Lætitia, Yolande et Marie-France.

**LÆTITIA
35 ANS
PSYCHOLOGUE**

Comment un individu lambda devient-il un jour un criminel ? Une question qui a toujours intrigué Lætitia. D'où son double cursus universitaire en criminologie et psychologie. D'où son choix aussi d'exercer aujourd'hui dans une prison. « *Entre ces murs, j'ai le sentiment d'être utile, de contribuer au fait que les femmes peuvent trouver du sens dans cette épreuve qu'elles traversent* », explique cette jolie brune aux traits fins. À la maison d'arrêt de Versailles, toutes les détenues qui en font la demande peuvent la rencontrer. Un réel plus, alors que dans d'autres établissements, les délais d'attente pour une consultation psy atteignent parfois une année. Nombre de celles qui viennent la voir clament haut et fort qu'elles le font seulement pour la remise de peine. « *Ça, c'est le discours de façade. Peut-être pour se dédouaner auprès des autres détenues, affirmer qu'elles ne sont pas « folles » ! Mais très souvent, il se passe tout autre chose dans le secret de mon bureau* », confie la psy. « *Beaucoup sont des mères et vivent douloureusement la séparation d'avec leurs enfants. Elles ont besoin d'une aide pour supporter ce manque. Certaines ont à affronter*

une rupture sentimentale et là aussi attendent un soutien. » Pour quelques détenues, leur passage en prison sera l'occasion de bénéficier d'une thérapie au long cours, plus approfondie. « *Il se passe en moyenne deux ans avant leur premier procès. Et si elles font appel, elles restent en maison d'arrêt en attendant le nouveau jugement. Donc parfois, nous pouvons suivre des femmes pendant trois ou quatre ans. Une durée intéressante pour un travail sur soi.* » Au fil des séances, la parole des détenues se libère et remontent à la surface les violences, morales, physiques ou sexuelles ayant émaillé leur parcours. « *Presque toutes ces femmes ont connu des traumatismes. Pouvoir parler d'elles-mêmes comme des victimes est un pas important dans leur histoire* », analyse Lætitia. Celles qui ont commis des passages à l'acte très violents ou des crimes de sang sont parfois confrontées, durant leur emprisonnement, à une prise de conscience de la réalité et de la brutalité de leur acte. « *Celles-ci ont besoin d'un accompagnement rapproché car elles peuvent connaître un effondrement psychologique massif, une dépression très forte.* » Pour certaines, le fait de se retrouver dans un lieu de punition soulage leur culpabilité. Régulièrement aussi, la jeune psy se retrouve face à des femmes enfermées dans le déni ou la minimisation de leurs actes. « *Ça ne me décourage pas. Même si la prison ne leur a pas permis d'intérioriser la loi, elles ont au moins constaté que lorsqu'on l'enfreint, la sanction tombe.* »

Discriminées aussi en prison

Les femmes ne représentent que 3,2% de l'ensemble de la population incarcérée en France. Un faible effectif qui ne joue pas en leur faveur. Très peu d'établissements étant réservés aux détenues féminines, la majeure partie est incarcérée dans des « quartiers femmes » de prisons pour hommes. Un avis publié au Journal officiel en février 2016 par la Contrôleuse générale des lieux de privation de liberté pointe les nombreuses discriminations dont elles sont victimes. La première est géographique. Les établissements susceptibles de les accueillir étant majoritairement situés dans la moitié nord du pays, les détenues sont souvent éloignées de leurs proches, ce qui porte atteinte à leur droit au maintien des liens familiaux. L'interdiction légale de côtoyer les hommes, même brièvement lors d'un déplacement, a pour conséquence de restreindre leur accès aux unités sanitaires, aux zones socioculturelles, aux terrains de sport ou bibliothèques. Les locaux réservés aux femmes sont souvent plus réduits que ceux des hommes, les intervenants moins nombreux et les équipements plus sommaires. Seuls 36 établissements pénitentiaires sont dotés d'unités de vie familiale où une intimité avec le conjoint – donc des relations sexuelles – ou les enfants est possible. Les femmes incarcérées pour de longues peines voient ainsi leurs droits reproductifs largement remis en cause.

**YOLANDE
50 ANS
SURVEILLANTE PÉNITENTIAIRE**

Elle ne supporte pas qu'on la traite de matonne ! « *Ce terme évoque pour moi la baston et la matraque. C'est totalement réducteur et péjoratif* », attaque-t-elle d'emblée. Le peu de reconnaissance dont jouit sa profession dans la société l'irrite. « *On nous soupçonne soit de maltraiter les détenues, soit de tremper avec elles dans des histoires louches. C'est incroyable comme les gens croient tout ce qu'ils voient dans les films ou les séries !* » Yolande n'est pas du genre à mâcher ses mots ou à se laisser marcher sur les pieds. « *Je sais que les détenues me craignent, qu'elles me trouvent sévère, pour certaines même méchante. Certains surnoms peu flatteurs me sont revenus aux oreilles. Ça ne me touche pas. Elles savent aussi qu'elles peuvent compter sur moi, que je suis réglo : lorsque je promets quelque chose, je tiens toujours parole.* » Et quand elle constate que l'une n'a pas pris son petit-déjeuner ou a les yeux rougis après avoir reçu un courrier, elle redouble d'attention, s'enquiert de ce qui ne va pas. Mais à choisir, Yolande avoue préférer le travail dans une prison d'hommes. « *Ils sont plus francs, plus directs. Les femmes, elles, parlent souvent dans le dos, font des commérages, lancent des rumeurs. Elles sont rancunières, on ne sait jamais sur quel pied danser avec elles.* » Parfois, cette quinquagénaire à l'allure sportive se demande si elle pourra assumer encore longtemps ce métier qui fatigue et abîme. « *Dépendre une suicidée, s'interposer dans des bagarres ou éteindre un début d'incendie, ça laisse des traces. Ça apprend aussi beaucoup sur soi, sur ses ressources personnelles.* » Heureusement, il y a les collègues. « *C'est une deuxième famille, des gens à qui on confie notre vie, dont on sait qu'ils feront corps avec nous en cas de situation extrême.* »

Marie-France a été élevée dans une famille où on avait le sens des autres. « *Comme j'ai été très gâtée par la vie, j'ai toujours pensé que j'avais le devoir de le rendre* », explique l'élégante septuagénaire. Et elle le rend bien, entre les maraudes de nuit auprès des SDF et son activité de visiteuse de prison ! « *Nous sommes trois visiteuses, nous voyons toutes les nouvelles détenues au moment de leur arrivée pour leur proposer nos visites. Ensuite, c'est à elles de décider.* » Marie-France décrit comment la plupart sont au désespoir, surtout celles qui ont des enfants et les ont vus partir avec les services sociaux le jour de l'arrestation. « *Ces femmes vivent des choses d'une violence inouïe. Les gens, dehors, ne s'en rendent pas toujours compte.* » Elle-même mère et grand-mère, elle respire l'humanité et la compassion. « *Mais attention, je ne suis pas gnangnan !* » se défend-elle, énergique. « *J'écoute, j'accompagne, j'essaie de comprendre leurs souffrances mais je ne les vis pas à leur place. Si je m'écroule en larmes quand l'une vient d'être condamnée à vingt ans, je ne lui sers plus à rien.* » Outre ses visites, Marie-France propose aussi aux détenues un atelier de tricot qui remporte un franc succès. « *Pas de quoi s'étonner ! Le tricot n'a rien de ringard, au contraire c'est redevenu très à la mode* », insiste celle qui n'a pas envie qu'on la prenne pour une vieille dame bien rangée. « *La plupart des participantes qui s'inscrivent ne savent pas tricoter mais apprennent vite. Elles sont ultra-motivées car elles confectionnent des vêtements pour leurs enfants et sont très fières de pouvoir leur offrir.* » Quand des connaissances s'inquiètent du fait que les détenues pourraient lui crever les yeux avec les



**MARIE-FRANCE
72 ANS, VISITEUSE DE PRISON
ANIMATRICE DE L'ATELIER TRICOT**

aiguilles, Marie-France éclate de rire ! « *Vous n'imaginez pas à quel point ces femmes sont bienveillantes avec moi, respectueuses et protectrices.* » Probablement parce qu'elles ont compris à qui elles ont affaire : une belle personne qui les considère comme sa priorité, le temps de sa présence entre ces murs. « *Je leur pose des questions pour apprendre à mieux les connaître mais je les mets à l'aise : si elles n'ont pas envie de répondre, je n'en prendrai jamais ombrage.* » Plus que tout, Marie-France tient à les respecter, à les considérer comme des personnes à part entière, libres d'avoir un jardin secret. « *Ici, elles ne peuvent plus rien faire toutes seules, doivent être accompagnées partout : elles vivent une forme d'infantilisation. Et même si elles ont la chance – par rapport à d'autres établissements – d'avoir douche et w.-c. dans la cellule, avec des portes qui ferment, leur intimité est mise à rude épreuve. Je ne veux surtout pas en rajouter en me montrant intrusive !* » ♦